

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 26

Artikel: Bellelay
Autor: Jecker
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248044>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS, 26^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

26^{me} année, LE PAYS

BELLELAY

Pendant toute l'administration de Jean de Bassecourt, la courtoisie de Bellelay continua à jouir, comme le reste de l'évêché de Bâle, de la prospérité due au sage et intelligent gouvernement de l'évêque Jean Senn de Münsingen. Aussi c'est avec la plus vive douleur que les habitants de l'évêché apprirent la mort de ce prince éclairé, le 30 juin 1365. Jean de Bassecourt le suivit de près dans le tombeau. Il rendit son âme à Dieu le 3 octobre de la même année.

Jean II de Séprais (1365-1374) — Après la mort de Jean I de Bassecourt, le siège abbatial de Bellelay fut occupé par Jean II de Séprais. Ce prélat marcha sur les traces de ses prédécesseurs. Administrateur excellent, au point de vue spirituel et temporel, il maintint l'ordre et la discipline dans son monastère tout en y faisant régner la plus stricte économie pour réparer les pertes sensibles occasionnées à Bellelay par la guerre désastreuse pour l'évêché que fit à Jean de Vienne les Bernois et les Soleurois réunis.

Jean de Vienne qui avait été auparavant archevêque de Besançon, puis évêque de Metz, monta sur le siège épiscopal de Bâle l'année même où Jean de Séprais était devenu abbé de Bellelay. Hautain, impérieux, belliqueux, dépensier, né plutôt pour être général que pour être prince de l'Église, Jean de Vienne ne fut ni un bon prince, ni un bon évêque, et fut un mauvais administrateur. Il faut dire,

d'un autre côté que l'esprit de dénigrement systématique a énormément exagéré ses fautes. Mal vu de son chapitre, détesté des allemands qui ne voyaient en lui qu'un *welche*, il eut vite maille à partir avec les villes de Bâle et de Bienne qui aspiraient à l'indépendance et essayèrent de se soustraire à son autorité. Presque envieux de Berne et de Soleure qu'ils voyaient agrandir leurs possessions, les Biennois contractaient avec ces villes des alliances depuis 1279 et comptaient bien sur leur secours en temps opportun. A peine l'évêque Jean Senn de Münsingen avait-il fermé les yeux, qu'ils demandaient à Bâle copie des lettres de franchises délivrées à cette cité par l'empereur Charles IV en 1357 et éprouvaient la velléité de s'emparer de Neuveville et du Schlossberg. Ils avaient renouvelé leur alliance avec Berne en 1352 et cette fois l'avaient faite perpétuelle. Ils avaient aussi conclu une alliance perpétuelle avec Morat en 1354 et la même année, avec Soleure, une alliance de 10 ans qu'ils venaient de renouveler en 1364. Ces alliances déplaisaient à Jean de Vienne contre l'autorité duquel elles étaient en grande partie dirigées. L'évêque demanda à Bienne d'y renoncer. Irrité du refus opiniâtre de ses sujets, Jean de Vienne se rend à Bienne avec une escorte nombreuse d'hommes armés, s'installe dans son château et fait arrêter quelques notables. Aussitôt la petite cité réclame des secours de ses alliés, Berne et Soleure et par Berne, des cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden. Apprenant l'approche d'une armée bernoise (novembre 1367), Jean de Vienne donne à ses troupes l'ordre d'occuper la ville. L'occupation est accompagnée de regrettables scènes de pillage et suivie d'un incendie allumé on ne sait

trop comment ni par qui, mais probablement par les gens et peut-être d'après les ordres du comte de Nidau, qui a tout à craindre du voisinage de Bienne et qui a pris parti pour l'évêque son suzerain. On a voulu rejeter sur Jean de Vienne la responsabilité du désastre, mais il n'est pas prouvé, il n'est même pas probable qu'il ait eu la pensée d'un pareil châtement. L'historien Justinger, lui, attribue le fait au comte de Nidau.

Cependant les alliés de Bienne arrivent au nombre de 900. Ils occupent le village de Perles, puis s'emparent de la citadelle de Bienne qu'ils rasent et, quelques jours plus tard, marchent contre Neuveville et le Schlossberg où Jean de Vienne s'est réfugié. Ils sont repoussés par les habitants de Neuveville et se retirent le 25 novembre pour envahir, avec l'aide des Soleurois, l'Erguel et la Prévôté de Moutier. Ils prennent le château d'Erguel, l'incendient, et tandis que les Soleurois franchissent le col du Hauenstein et s'avancent par la vallée de Châllet et par Court, ils attaquent le fort qui défend le passage de Pierre-Pertuis. Le fort est emporté au moment où les Soleurois sont aux prises avec les troupes de l'évêque, à Malleray, et vont succomber. Les Bernois accourent à leur secours. Alors la victoire se change en défaite pour Jean de Vienne qui est forcé de se retirer par Champoz et par les gorges de Moutier, tandis que Bernois et Soleurois réunis pillent plusieurs villages de la Prévôté, incendient même la collégiale de Moutier et se retirent chargés de butin.

La paix fut conclue à Balsthal, en 1368, grâce à l'intervention amiable du comte Amédée de Savoie. La ville de Berne fut condam-

Feuilleton du Pays du dimanche 21

Le secret du blessé

RÉCIT MILITAIRE

par PIERRE SALES

V

La crise suprême

— Faut croire que Dubreuil est hors d'affaire !

Ce fut l'opinion de tous les camarades qui rencontrèrent Césaire Parisot au bras de Marceline. Il était tout redressé, tout fier. Et cependant, son regard s'en allait à vingt pas de vant lui et ne tombait jamais sous le doux visage de son amoureuse, comme s'il avait eu peur de son regard à elle. Ils ne parlèrent pas jusqu'au jardin du Champ-de-Mars ; mais, là, ils rencontrèrent le Dr Derbois qui prenait son heure quotidienne de récréation

avec sa femme et ses enfants. Ils saluèrent bien bas deux ou trois fois. Et Marceline dit :

— Il l'a rudement bien soigné.

Et alors, ils se remirent à parler de lui, ne regardant ni la foule, ni les quais, ni la lourde masse du Trocadéro. Marceline eut seulement la curiosité de voir la Seine. Puis, comme ils revenaient à l'hôtel, Césaire dit tout à coup :

— Ah ! j'ai bien souffert, va, Maline !

Et peut-être allait-il raconter ses souffrances ; mais Marceline l'arrêta net en se pressant contre lui.

— Non, Césaire ! il ne faut plus en parler. Firmin l'a défendu.

— Ah ! que t'es bonne, Maline !

Le lendemain, elle reprenait son existence de recluse, ne sortant que pour aider Mme Mulet à faire ses provisions ou pour aller prendre des nouvelles de son frère. Les patrons de l'hôtel voulurent, un soir, la mener au théâtre. Elle refusa, très simplement : elle était venue pour son frère, et non pour s'amuser.

— Quand il sera tout à fait guéri, dit-elle.

Mais la guérison ne se décidait pas. Et, le mercredi, le Dr Derbois passa très vite devant elle, en bredouillant à peine son habituel :

— Ça va... ça va...

Le jeudi, elle était très inquiète, marchait d'un pas agité, dépassa la porte de l'hôpital et manqua la sortie du médecin. Quand elle se retourna, le Dr Derbois filait déjà, très vite, vers l'avenue de La Bourdonnais.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas attendue ?

Elle courut, mais ralentit son allure au moment de le rejoindre, ayant peur de l'aborder en pleine avenue. Et elle le suivit jusque chez lui et pénétra sous la voûte de sa maison.

— Monsieur le docteur ? fit-elle, suppliante.

— Ah, vous voilà, vous ? dit-il à demi bourru. Eh bien, je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, ma brave fille.

Elle devina.

— Ça ne va pas mieux ?

— C'est-à-dire... qu'il y a sans doute encore